

On n'en a jamais terminé avec les classiques

Paul Chamberland

Number 111, Fall 2006

L'Antiquité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14183ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chamberland, P. (2006). On n'en a jamais terminé avec les classiques. *Moebius*, (111), 25–30.

PAUL CHAMBERLAND

On n'en a jamais terminé avec les classiques

Dans une inscription figurant sur une statue installée dans un temple, inscription datant de l'époque de la 22^e dynastie égyptienne (950-730), on peut lire ces mots attribués à l'épouse du personnage représenté :

Nous voulons demeurer ici ensemble, sans que le dieu nous sépare.

Aussi vrai que tu vis pour moi, je ne me séparerai pas de toi.

Que ton cœur ne s'inquiète pas de cela,

tu dois passer chaque jour dans la détente, sans que rien de fâcheux n'arrive.

N'allons pas dans ce pays d'éternité, pour que nos noms ne soient pas oubliés.

Voir un instant les rayons du soleil vaut mieux que régner éternellement sur le royaume du silence¹.

Jan Assmann rapproche ce souhait de la plainte d'Achille, adressée à Ulysse au chant XI de l'*Odyssée* : « J'aimerais mieux, valet de bœufs, vivre en service chez un pauvre fermier, / qui n'aurait pas grande chère, / que régner sur ces morts, sur tout ce peuple éteint². »

Imaginons, fixés sur support numérique, le visage et les propos posthumes d'un « être cher ». La teneur et le ton du discours de l'épouse égyptienne suscitent une indéniable impression de *modernité*. Le contraste est inattendu en regard de ce que nous connaissons de l'une des plus antiques civilisations. Le soupçon s'insinue quant aux lieux communs qui en arrêtent la représentation : les momies

desséchées et l'art monumental hiératique. Des peintures murales ou des textes funéraires nous apprennent que le défunt Untel aspirait par-dessus tout à se promener dans son jardin et à savourer une bière.

1921, en Russie, le communisme de guerre. Actives depuis près de quinze ans déjà, les avant-gardes, cubisme, futurisme, constructivisme, etc., ont propulsé pratiques et théories de l'art aux extrêmes limites du concevable. La culture d'avant la révolution semble un champ de ruines et Maïakovski s'affaire à sceller la jonction de l'art et de la poésie avec le prolétariat triomphant. Cette année-là, Mandelstam écrit un bref essai, *Verbe et Culture*³, dans lequel il prend fait et cause pour la révolution, reconnaissant sa nécessité. Le peuple souffre de la faim, Mandelstam dit de la poésie qu'elle est « la faim révolutionnaire ». Mais je cite mal. Il écrit : « Elle demeure la faim révolutionnaire. » C'est donc qu'elle ne le serait pas devenue à la faveur d'une conjoncture.

La poésie est la charrue qui affouille le temps afin d'en faire émerger les couches profondes, le tchernoziom (la terre noire russe). Tout l'essai rend parfaitement limpide le paradoxe formulé dans sa dernière phrase : *La poésie classique, c'est la poésie de la Révolution.* Ce mot-là, « classique », s'inscrit comme la pointe polémique du propos. À ceux qui dédaignent ce qu'ils tiennent pour des vieilleries, Mandelstam réplique : *Or je dis que cet hier n'est pas encore venu, qu'il n'a pas réellement existé.* Il insiste : on n'en a jamais terminé avec les poètes. *On pourrait se dire : ça va, je l'ai lu. Ou comme on dit : c'est vu.* Eh bien non. *La trompette d'argent de Catulle : « Ad claras Asiae volemus urbae⁴ » trouble et émeut davantage que n'importe quelle énigme futuriste.* Outre celui de Catulle, Mandelstam cite les noms d'Ovide, de Pouchkine et d'Homère, précisant qu'il ne saurait se contenter de ceux de l'histoire et qu'il en veut à nouveau.

Le paradoxe de Mandelstam a d'une certaine façon pour effet de soustraire son enjeu à la querelle des Anciens et des Modernes. L'auteur de *Tristia*⁵ tient pour *le signe spécifique de toute poésie classique qu'elle soit perçue non comme ce qui a été, mais comme ce qui doit être.* La nécessité d'une œuvre poétique peut être éprouvée dans la mesure où elle

répond de l'aspiration d'une humanité, insatisfaite du quotidien, aux terres vierges du temps. Dans cette perspective ce qui est vrai d'un poète l'est également de tous.

Aux terres vierges du temps... *Signe du jugement: la terre sera trempée de sueur* («Judicii signum tellus sudore madesce»). Ainsi commence la version latine du Chant de la Sibylle, la plus ancienne, telle qu'on la lit chez saint Augustin dans sa *Cité de Dieu*⁶. Dès le VI^e siècle les versets en sont chantés au cours des matines de Noël. Les prophéties des Sibylles, dont la plus fameuse est celle de Cumès, à laquelle réfère Virgile dans ses *Bucoliques*, on a commencé à les recueillir dès la fin du VI^e siècle avant notre ère, notamment à Rome. La version chrétienne dresse le tableau fortement dramatisé du Jugement dernier et des catastrophes qui l'accompagnent. J'en cite quelques passages. *Le feu consumera les continents, gagnant aussi la mer et les cieux.[...] Dans les affaires humaines il n'y aura plus rien de sublime ni d'élevé. [...] Mais alors la trompette jettera du haut du ciel son appel lugubre, // Gémissant sur la catastrophe lamentable et les malheurs multiples, et la terre s'ouvrant découvrira le chaos du Tartare.*

Inéluctable depuis plusieurs années, le sentiment que chaque poème que j'écris pourrait bien être le dernier. La mort, certes, mettra un jour son point final. Entre-temps, le rappel de cette éventualité n'entraîne pas forcément pour conséquence l'interruption de l'activité poétique, fût-elle ramenée au seul motif du deuil à faire de sa propre vie. Ce dont je parle est tout différent par son objet et sa portée : c'est de l'intérieur même du mouvement qui me fait écrire un poème que me tient en haleine le pressentiment que serait déjà ruinée la possibilité même de la poésie. Parce que désormais pour moi nul poème ne peut être formé autrement que selon la confrontation avec des forces dont le déchaînement serait celui de l'inhumain et de l'im-monde, entraînant la mort de l'humanité.

Que soit ruinée la possibilité de la poésie n'est pas pour moi une question d'ordre spéculatif. Laquelle présupposerait, quant au phénomène poétique, une essence intemporelle, inaltérable, peu importe qu'on l'affirme ou la nie. Je

ne m'engage pas dans ce que je tiendrais pour une mauvaise querelle. La question est autrement plus pressante car motivée par le pressentiment d'un danger.

D'après un ensemble d'informations disponibles, d'observations et de réflexions, il ne m'est plus loisible depuis longtemps déjà de me soustraire à la vue du cours actuel du monde dont la direction montre qu'il mène à la dévastation de l'écosystème terrestre (un « géocide », tel est le néologisme proposé par Michel Deguy⁷), la décimation de l'espèce humaine et, surtout, le devenir inhumain de l'humanité soumise à l'assaut d'un totalitarisme « mondial » resserrant son emprise à la faveur de l'aggravation de la peur et par l'entretien de la « rareté » économique. Ainsi, affirmer pressentir que soit ruinée la poésie signifie rigoureusement l'appréhension que soit ruinée la possibilité même d'une humanité.

Cette question de la possibilité de la poésie ne vient pas à se poser autrement qu'à propos, chaque fois, d'un poème – à faire, c'est-à-dire à dégager du bruissement virtuellement nombreux du langage en ses langues. Écrire un poème n'est pas une fabrication, c'est se soumettre sans réserve à l'épreuve du dire : éprouver en telle formation verbale en train de s'élaborer la possibilité pour des hommes de tenir là, dans l'écoute, une preuve de leur humanité – par le truchement d'un des leurs qui en produit des figures sans cesse renouvelées depuis l'héritage millénaire de la poésie.

Qu'il soit donné d'écrire des poèmes, cette disposition n'est pas dissociable de la possibilité *qu'il y ait de l'humanité*. On commettrait une grave méconnaissance à ramener l'humanité au simple fait *objectif* qu'il y ait des hommes. Des mangeurs d'hommes ont trafiqué pareille « vérité » de manière à convertir froidement, voire rationnellement, leurs semblables en bétail voué à l'avilissement et à l'extermination. Honnêteté et vigilance sont constamment requises pour que ne soit pas coupé l'accès, dû à chacun, aux conditions qui assurent la simple dignité de son existence. La possibilité humaine doit sans relâche être *réaffirmée* compte tenu de la menace que représente la possibilité contraire. Voilà pourquoi le dire humain est le champ de forces où se joue l'épreuve cruciale engagée du fait de leur tension, de leur *inimitié*.

Désormais, en ce qui me concerne, et quoi qu'il en soit du jugement (le mien, celui d'un autre) à porter sur sa valeur, tel écrit de ma main, je ne le tiens pour un poème que s'il me semble propre à résister à l'avancée des forces qui tendent de maintes façons à ruiner la possibilité humaine. *Le poème se fait contre le non-poème*. J'écarte une méprise : il serait bien sûr risible d'attendre de poèmes qu'ils suffisent à eux seuls à faire obstacle à l'avancée de l'in-humain. Là n'est pas la question, là n'est pas l'enjeu. De toutes façons tant de considérations portent à craindre que la partie ne soit d'avance perdue. La résistance du poème – le résister en poésie – tient à ceci, et uniquement à ceci, que du dire soit arraché à ce qui ruine le dire puisque c'est dans et par le dire qu'est éprouvée et renouvelée la possibilité qu'il y ait une humanité. Un poème peut exhiber expressément les traits du monstrueux, là n'est pas le point décisif. Quels que soient ses figures ou ses objets, un poème offre une résistance s'il maintient dans le secret frémissement de son énonciation l'ouverture d'une parole fidèle au possible humain, s'il en révèle à qui l'entend l'une ou l'autre de ses inépuisables épiphanies. Une *eucharistie*, c'est le mot de Mandelstam : *Le verbe est chair et pain. Il partage le sort du pain et de la chair : la souffrance*⁸.

Au moment de mettre un terme à ces réflexions, je prends connaissance de la destruction de La Nouvelle-Orléans et de la dévastation du territoire des états côtiers du golfe du Mexique. Le mot *chaos* trouve l'actualité.

La hantise du dernier poème m'a contraint à éprouver les moyens aussi bien que la portée de l'écriture poétique. Cette mise à l'épreuve décide du sort qui sera fait à chaque poème en cours d'élaboration. Échappera-t-il à la menace du mutisme ? Échec ou succès, l'enjeu du combat est bien la forme du poème, ce corps vibratoire, figural et signifiant produit d'un seul tenant en son énonciation. Il ne s'agit toutefois pas de préoccupations exclusivement formelles même si, en raison de l'enjeu, la plus vive attention est requise à cet égard. Le moment crucial de l'épreuve implique le dire lui-même – le dire humain en tant que tel, en deçà de ses diverses modalités, y compris la poétique. Formulé autrement, l'enjeu – de là l'exigence qu'il entraîne

– est la possibilité pour chacun de dire son humanité en résistant aux forces qui tendent à la ruiner. Un poème résiste, tout au bord de l'exténuation redoutée, parce qu'il accueille, quel que soit son énoncé, accueille et porte à la plus haute justesse formelle le simple dire humain.

Toute complaisance « esthétique » doit être en conséquence évitée avec une sourcilleuse vigilance. On pourrait voir là, esquissé, le programme d'une esthétique du dénuement, voire d'un certain minimalisme. À tort. Puisque nulle prescription d'ordre formel ne saurait tenir lieu de l'exigence proprement éthique d'un dire en poésie qui intime à son sujet, en son énonciation, d'éprouver son énoncé en regard de ce qui est en jeu : qu'il y ait de l'humanité.

Pareille épreuve requiert effectivement comme sa condition nécessaire un dénuement. Il tient tout entier, quoi qu'il en soit du résultat formel, dans la décision d'assumer sans réserve la situation d'une humanité confrontée, du fait de la menace qui l'affecte, à la nudité de sa condition originelle. Tel est le critère. Aussitôt remontent du fond des âges, vivement réactualisés, tous ces chants de détresse que nos ancêtres de toutes lignées ont fait entendre aux époques de grands malheurs. Je les entends. Ton et teneur, par-delà les croyances qui furent les leurs, *je les entends non comme ce qui a été, mais comme ce qui doit être* : j'y trouve le plus sûr appui d'un dire juste. Job ou la Sibylle, Celan ou Akhmatova. *De profundis clamavi ad te...*

NOTES

1. Jan Assman, *Mort et au-delà dans l'Égypte ancienne*, traduit de l'allemand par Nathalie Baum, Éditions du Rocher, « Champollion », 2003.

2. *Odyssée*, XI, 489-491, traduction de V. Bérard, Belles-Lettres.

3. Ossip Mandelstam, *De la poésie*, traduit du russe par Mayelaveta, Éditions Gallimard, « Arcades », Paris, 1990, p. 43-51

4. « Volons vers les illustres cités d'Asie. »

5. Le titre du second recueil de Mandelstam rappelle expressément celui d'une œuvre d'Ovide.

6. Je reprends ces renseignements ainsi que les extraits cités de la présentation que fait Jordi Savall du disque *Cant de la Sibilla* Audivis-Astrée, 1988 (Astrée E 8705). Ce disque comprend trois pièces interprétées par la soliste Montserrat Figueras et La Cappella Reial sous la direction de Jordi Savall.

7. Dans *Au jugé*, Éditions Galilée, « Débats », Paris, 2004.

8. Ossip Mandelstam, *De la poésie*, *op. cit.*, p. 49.